

904

RB297491



Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by
York University

LEGENDES FRANCO-AMERICAINES

(Extrait du volume)

'RENCONTRES ET ENTRETIENS.

Par

A.L.

UNE FETE
ST-JEAN-BAPTISTE

DANS UN VILLAGE
AMERICAIN.

CONSEILS DONNES AUX FRANCO-
AMERICAINS DE L'OUEST
LE 24 JUIN 1904

Avant tout, conservez vos traditions, préservez vos institutions, propagez votre langue. C'est parce que vous avez gardé votre langue et vos traditions, que vous êtes restés, en Amérique, un peuple distinct, et que vous avez conquis l'admiration de tous.

C'est aussi en conservant vos traditions et votre langue, que vous pourrez remplir votre mission : donner à l'Amérique tout ce que la vieille France a eu d'admirable, et que vous avez si religieusement, si fidèlement conservé.

(Mgr Quigley, Evêque de Chicago.)



UNE FÊTE

ST. JEAN-BAPTISTE

DANS UN VILLAGE AMERICAIN.

Dans les premiers jours de juin de l'année 1892, mon ami Charles Rabouin me fit part d'une idée magnifique.

Le père Matte, un ami de son père, qui demeurait à "Central Village", petite localité assez éloignée, avait été délégué par les Canadiens de l'endroit, pour venir en ville recruter un certain nombre de chantres de bonne volonté, et les inviter à bien vouloir se rendre à leur désir, en allant chanter une messe solennelle en

“plain-chant” et des cantiques en français à l’occasion de la Fête Nationale du 24 juin, la Saint-Jean-Baptiste.

Le curé irlandais de la paroisse avait condescendu jusqu’à promettre que la grand’messe, ce jour-là, serait spécialement chantée pour les Canadiens ; de plus, il devait s’efforcer de faire le sermon en français, douceur à laquelle les Canadiens de l’endroit n’avaient guère été habitués avant ce jour.

Avec enthousiasme, j’approuvai l’idée ; Charles et moi eûmes bientôt fait de trouver six autres compagnons au gosier éprouvé, et sans plus tarder, nous nous mîmes à l’œuvre.

Le jour venu, nous étions prêts à affronter la critique de toutes les langues de “Central Village”.

La journée s’annonçait bien belle. Le soleil depuis longtemps levé, s’était faufilé partout, dansant ses rayons sur les maisons et les arbres qu’il semblait vouloir rajeunir.

La brise du matin se réchauffait peu à peu et promettait de nous continuer ses caresses réconfortantes.

Le plus joyeusement du monde, nous arrivâmes, quelques minutes seulement avant la messe, juste assez tôt pour nous mettre en rapport avec l'organiste choisi pour la circonstance, un vieux garçon qui d'ailleurs, s'acquitta de sa tâche à la perfection.

Le plain-chant fut réellement enlevé ; les quelques mots de français plus ou moins écorchés, prononcés par le curé irlandais, firent sensation ; les cantiques furent chantés également en français. Tout cela avait eu le don d'émouvoir les cœurs de ces vieux braves Canadiens, qui se répétaient les uns aux autres, la messe finie : "C'était comme au Canada".

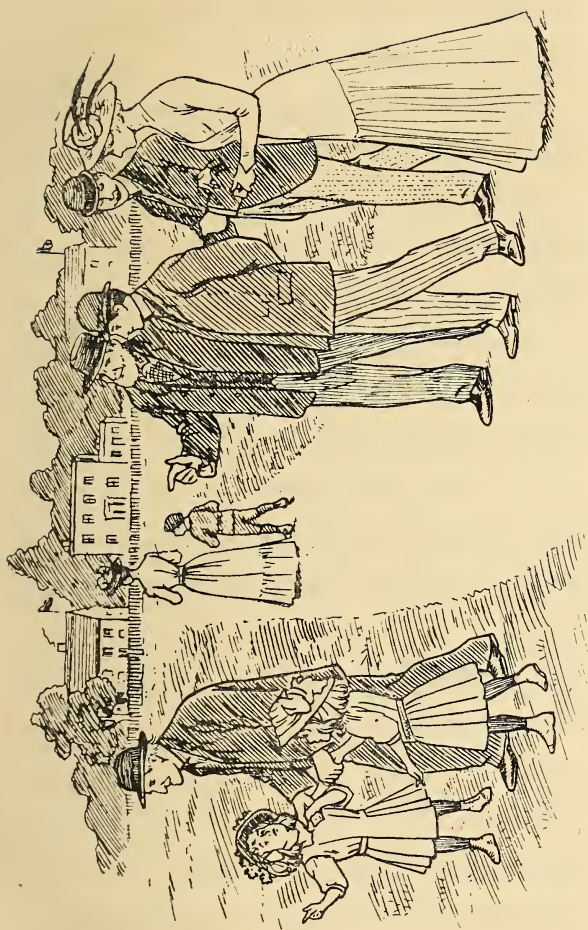
Une douce émotion avait fait battre tous les cœurs, et plus d'un Canadien, durant l'office, avait furtivement essuyé une larme d'attendrissement.

Après la messe nous fûmes entourés, chacun s'empressait de venir nous serrer la main et de nous adresser force félicitations. La joie, le contentement se lisaient sur toutes les figures.

Durant la messe, j'avais remarqué un petit vieillard maigre, sec, alerte et vigoureux qui maintes et maintes fois avait tourné sa tête blanche vers le chœur de l'orgue, et m'avait semblé beaucoup plus intéressé par le chant qu'attentif au saint sacrifice de la messe.

A la sortie, le vieillard fut un des premiers à nous remercier. Je demandai au père Matte qui il était.

Celui-là, me dit-il, en désignant le petit vieillard, entraîné à cet instant par deux jeunes fillettes qui le tenaient par la main, celui-là c'est le père Millette, le plus vieux Canadien du village. Il est frais et vigoureux encore, malgré ses quatre-vingts ans sonnés. Il doit venir à la maison cet après-midi, et vous aurez l'occasion de faire ample connaissance avec lui et de l'en-



Celui-là, c'est le père Millette, le plus vieux Canadien du village.

tendre causer. Il vous intéressera, car c'est un causeur sans pareil.

Nous nous rendîmes à la résidence du père Matte, où un savoureux dîner nous attendait.

Le voyage, le chant, la joie, avaient excité notre appétit. Aussi, chacun de nous fit-il à qui mieux mieux honneur au menu dressé.

Au moment où nous nous préparions à nous lever de table, le père Millette fit son entrée et vint nous donner à chacun une affectueuse poignée de main. On passait alors une excellente liqueur douce, fabriquée par la maîtresse de la maison. Une franche gaité régnait parmi l'assistance.

Eh ! s'écria tout-à-coup Robert Paul, un de nos compagnons de chant, en posant un verre vide sur la table, monsieur Matte, j'ai sur la conscience un secret que je ne puis garder plus longtemps sans danger d'être étouffé.

Ce matin, dans les chars, monsieur Charles Rabouin, qui nous a dit vous connaître, m'a

assuré que nous serions bien reçus par vous et votre famille, que votre hospitalité serait toute canadienne, et le festin vraiment royal. Cependant, d'un air qui en disait long, il nous mettait en garde contre la boisson offerte qui serait sûrement douteuse et laisserait beaucoup à désirer, que nous serions sages de n'en point prendre, et patà ti, patata. Or j'ai guetté du coin de l'œil ce farceur de Rabouin ; j'ai constaté qu'il a vidé son verre avec la plus évidente satisfaction et jusqu'à la dernière goutte. J'en ai conclu que monsieur Rabouin en méprisant votre délicieuse liqueur, a voulu exploiter notre crédulité, nous sevrer d'un nectar sans pareil, pendant que lui-même viderait consciencieusement son verre et jouirait de notre privation.

Monsieur Matte, retorqua Charles Rabouin, en rougissant un peu, monsieur Matte, n'en croyez rien : Mon ami Robert est un excellent garçon en apparence, mais il est prudent de s'en

défier, car à l'heure qu'on s'y attend le moins il est capable de vous faire pendre.

A cette réplique, l'hilarité devint générale. On riait, comme savent rire de bons Canadiens de tout cœur.

M'étant levé de table un des premiers, j'étais allé m'asseoir un peu à l'écart.

Le père Millette debout avec les autres convives essayait en vain de placer son mot.

En désespoir de cause, voyant une chaise inoccupée près de moi, il vint y prendre place et, sans plus de cérémonie, engagea l'entretien.

Il y a parler et parler, et le père Millette en avait long à dire. A l'entendre, on aurait juré que sa langue avait fait carême durant des années. Vrai moulin à paroles, il passait d'un sujet à un autre avec une facilité étonnante ; et vous dire tout ce qui sortit de ses lèvres est chose impossible. Pour moi ma tâche était des plus faciles. Me gardant bien d'interrompre l'intarissable vieillard, je me contentais d'approuver de la tête ;

puisque cela lui faisait plaisir, j'étais satisfait de l'écouter.

Du verbiage ininterrompu du père Millette, j'ai conservé dans ma mémoire quelques bribes sur les gens de son village au Canada : Des faîneants, des paresseux, trop lâches pour travailler et gagner honnêtement leur vie ; des mal appris qui vivaient en empruntant ici et là, chez les habitants.

Sacréyer ! était l'expression favorite du vieillard, elle lui servait à rattacher un sujet à un autre, mais je laisse le père Millette poursuivre.

Sacréyer ! oui, monsieur, j'avais la plus belle terre de la paroisse, sur laquelle poussaient le blé et l'avoine, à pleine cloture. Malheureusement elle était trop près du village. Aussi, les gens venaient-ils presque à la queue-leu-leu à la maison pour emprunter, qui une bêche, qui un râteau, qui une fourche, la voiture, le cheval et même jusqu'à ma femme Mérance, qu'ils venaient chercher à tout bout de champ pour soigner leurs

bobos. Comme si les femmes d'habitants n'ont pas assez de leur besogne, de leur famille à élever sans aller soigner les gens du village.

Les Gourmont surtout, ah ! les sapré Gourmont ! en ont-ils fait faire des voyages à Mérance pour des riens ! Ça ne pouvait pas s'écraser un orteil ou se bruler le bout du petit doigt, sans se bander la tête.

C'est mon oncle Jean Gourmont qui ne les aime pas tout de suite les gens du village. Il en a été bien puni, le pauvre oncle, puisque ses quatre garçons ont épousé des filles de quêteux ou de village ce qui revient à la même chose, car voyez-vous, la seule différence, c'est que les quêteux gardent ce qu'on leur donne tandis que les gens du village ne remettent jamais ce qu'on leur prête.

Les deux plus vieux garçons de mon oncle Jean convolèrent avec les deux filles de Magloire Sansouci, un quêteux qui fit semblant de vouloir vivre sur une terre a ferme d'où il fut chassé, peu

de temps après, parce qu'il ne pouvait en payer la rente.

Les deux plus jeunes se marièrent à deux filles du village, qui avaient passé leur temps à se bercer sur les galeries ou à tricoter de la dentelle.

Aussi quand mon oncle Jean a vu que ses garçons ne prenaient pas pour femmes des filles d'habitants il les a tous mis à la porte, C'est son gendre qui a resté avec lui à la vieille maison.

Sacréyer ! Mérance, te souviens-tu quand ma tante Marianne Gourmont fut administrée ? A cette demande le père Millette promène ses regards autour de la salle pour rencontrer ceux de Mérance, mais Mérance, son épouse, n'était pas là, pour la bonne raison qu'il ne s'était pas fait accompagner par elle. Néanmoins le père Millette n'était pas homme à se troubler pour si peu, et il continua comme si Mérance eût répondu à sa question.

Sacréyer ! moi, je m'en souviens comme si c'était hier.

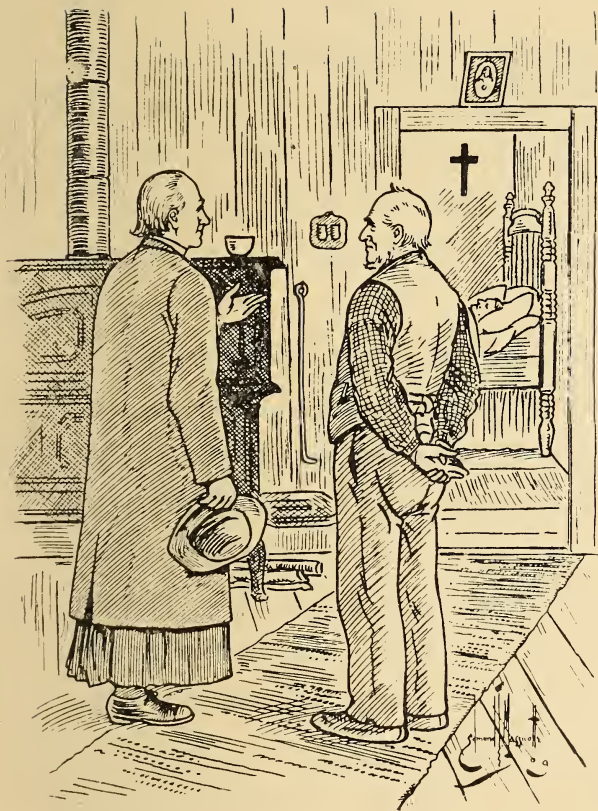
Toute la journée le vent avait hurlé son houhou plaintif dans le trou à Marreau. (1)

Le soir on vint nous dire de nous rendre chez mon oncle Jean Gourmont ; que ma tante Marianne se mourait ; que l'ainé des garçons était allé chercher le curé pour lui administrer les derniers sacrements. Sacréyer ! dans ce temps-là, il fallait aller quérir le curé à deux lieues et demie. Or, c'était le printemps, les chemins étaient défoncés. Par surcroît de malheur, le mauvais temps annoncé dans le cours de la journée venait d'éclater.

Le garçon arrive au presbytère et frappe à la porte. La servante vient ouvrir et lui demande ce qui peut bien l'amener de si loin par ce temps affreux.

Vite ! répond le garçon, je viens chercher

(1) Elargissement de la coulée dans la direction du sud-est, ainsi nommé par les habitants, et qui annonçait le mauvais temps.



Jean Gourmont, j'étais trop malade moi-même pour faire ce voyage en charrette...

monsieur le curé pour ma mère qui se meurt.
Vite ! vite ! c'est très pressé.

Le curé était malade lui-même ; cependant il se lève, s'avance vers le garçon et lui demande quelle sorte de véhicule il a par un temps pareil.

—Monsieur le curé, j'ai seulement notre charrette à barreaux ; nous n'avons pas d'autre voiture que celle-là.

—Impossible, mon garçon, de me mettre en chemin par ce temps de chien, dans une semblable carriole. Je suis trop malade pour cela. Va me chercher une voiture convenable et je me rendrai aussitôt chez vous.

Trempé jusqu'aux os, le garçon arrive seul à la maison et raconte à son père ce qui s'est passé. Mon oncle blêmit tout en se gardant bien de montrer autrement sa mauvaise humeur. Il envoie immédiatement un autre de ses fils emprunter la calèche de Germain Sylvère, et fouette, la petite jument noire !

Ca pressait, car ma tante Marianne faiblissait de plus en plus, même qu'on se demandait anxieusement si le garçon aurait le temps de faire ce deuxième voyage.

Au dehors, la tempête faisait rage. Tout de même ce ne fut pas long.

La petite jument arrive toute blanche d'écume, s'arrête à la porte où elle piaffe que c'en était beau à voir.

Monsieur le curé entre et se dirige silencieusement vers la chambre de la malade dans laquelle il voit tout le monde à genoux, adressant au ciel de ferventes prières pour ma tante apparemment à l'agonie.

Le ministre de Dieu administre les derniers sacrements à la moribonde, au milieu du recueillement général.

La cérémonie terminée, mon oncle un peu pâle, s'avance vers le curé, et d'une voix que la colère faisait trembler, lui reproche amèrement

d'avoir fait faire deux voyages pour l'aller chercher.

Monsieur le curé, dit-il, je ne regarde pas aux pas de ma petite jument qui est capable de faire encore dix voyages comme ceux-là; mes gas sont forts et courageux; mais pensez donc, s'il eut fallut que Marianne fut morte dans l'intervalle de ce temps perdu, quelle responsabilité sur vos épaules, monsieur le curé!

A ces mots, le prêtre regardant fixement mon oncle Jean Gourmont, lui dit sans s'émouvoir "Jean Gourmont, j'étais trop malade moi-même pour faire ce voyage en charrette." Pour ce qui est de ta femme Marianne, je savais qu'elle ne mourrait pas. Je t'assure qu'elle ne mourra pas aujourd'hui ni demain, car ta femme en a encore pour longtemps à vivre; sois donc sans inquiétude et que Dieu te bénisse.

Et le curé passe la porte, monte en calèche où

l'attendait déjà le garçon de mon oncle qui s'en fut le ramener au presbytère.

Sacréyer ! c'est pourtant vrai ce qu'avait dit monsieur le curé, car ma tante Marianne reprit du mieux. Peu de temps après elle était complètement rétablie. Plusieurs années s'écoulèrent; le curé mourut et le lendemain ma tante Marianne partait, elle aussi, pour l'autre monde, d'où elle n'est jamais revenue. Pas vrai : Mérance ?

Et de nouveau le père Millette fit du regard le tour de la salle pour avoir une réponse d'approbation de Mérance ; mais pas plus que la première fois, Mérance son épouse, n'était là pour l'approuver.

Sacréyer ! tout de même ça prouve que tout le temps que monsieur le curé a vécu, sa parole s'est accomplie, et ma défunte tante Marianne n'est pas morte.

L'heure de prendre le train pour nous en

retourner en ville approchait. Mes compagnons de voyage s'étaient levés, prêts à partir.

Je quittai à regret ce bon vieux Canadien, car ses récits m'intéressaient vivement. Or, si mon rôle d'auditeur avait été facile à remplir, j'étais satisfait, en ce jour de la Saint Jean-Baptiste, d'avoir procuré un grand plaisir au père Millette, en me prêtant de bonne grâce à son entretien.

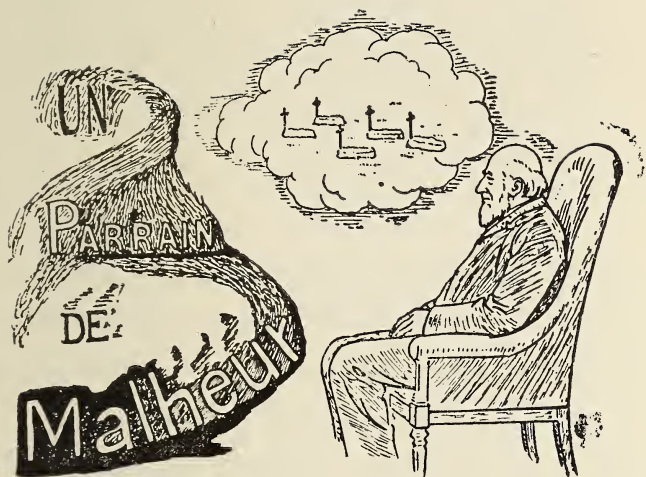
Nous nous séparâmes enchantés, nous promettant bien de venir fêter encore la Saint Jean Baptiste à Central Village, au milieu de tous ces braves gens, qui vinrent en grand nombre nous reconduire à la gare.

Seulement l'on se disait : L'an prochain, nous ferons mieux encore, car nous aurons un petit Saint Jean avec son agneau.





UN PARRAIN
DE
MALHEUR.



I

C'était dans les grandes chaleurs de l'été. J'avais justement deux semaines de congé devant moi, et je résolus d'en profiter pour aller passer quelques jours à M....., voir un ancien ami d'enfance que je n'avais pas vu depuis des années. Mon ami éprouva une grande joie en me

voyant. Il était heureux de me faire connaître sa femme, ses enfants, qu'il me nomma les uns après les autres avec une orgueilleuse satisfaction.

En voyant cèt ami, cependant, je fus frappé du grand changement qui s'était opéré en sa personne. Lui, que j'avais connu si gai, qui aimait tant à rire, il était tout autre à présent. J'attribuai cela à ses nombreuses occupations, aux soucis de pourvoir aux soins de sa famille, car, comme je l'ai dit, il était père de plusieurs enfants, tous encore trop jeunes pour pouvoir lui venir en aide.

Il avait bien, par-ci, par-là, quelques exclamations joyeuses et des velléités de rire, mais pour retomber l'instant d'après dans un mutisme déconcertant.

A la fin, je crus, en badinant, lui faire

une petite remarque, en lui faisant entendre qu'il avait beaucoup perdu de sa gaieté d'autrefois. Je crois que notre longue amitié, de vieille date, m'autorisait jusqu'à un certain point à lui demander avec beaucoup d'égards les raisons qui avaient pu amener ce changement.



Je n'aurais pas aimé voir mon vieil ami malheureux.

—Je n'ai rien, commença-t-il par me

dire, si ce n'est que le travail journalier et assidu me rends las et fatigué. Le milieu où je travaille, aussi, a une certaine influence sur moi. Et puis, ajouta-t-il, le souci de l'avenir de mes enfants doit y être pour beaucoup, car je pense toujours revoir, un jour ou l'autre, la terre du Canada.

Et à propos de soucis de famille, reprit-il, après une pause que je ne voulais pas interrompre, j'ai une petite histoire à te conter qui pourra peut-être t'intéresser.

Mon ami commença alors le récit suivant, dont je puis vous assurer l'authenticité, puisqu'il me fut donné de vérifier moi-même en dernier lieu. Mais laissons parler mon ami.

Depuis que j'ai quitté le Canada, dit-il, pour venir aux Etats-Unis, j'ai tou-

jours demeuré à M..... A l'époque où commence le fait dont je veux t'entretenir, j'avais pour voisin de porte une brave famille d'Acadiens, dont le chef avait pour nom Jean C. Dans les environs on l'appelait tout simplement le père Jean.

C'était un homme qui dépassait la soixantaine, bon vieux, grand et robuste pour son âge. Presque chaque soir, nous faisions la veillée ensemble. Le père Jean était d'une jovialité remarquable; d'ordinaire, il aimait à rire. Souvent j'avais remarqué sur sa figure une nuance de tristesse, un malaise passager, cela surtout lorsqu'on en venait à parler des petits enfants.

Les beaux jours du printemps étaient revenus remplacer les jours sombres et

froids de l'hiver. Les rivières et les lacs étaient de nouveau débarrassés de leurs épaisses couches de glace. Les bourgeons partout verdissaient aux arbres. Dans ma maison aussi, on goûtait la joie du renouveau. Quoique déjà le père de six enfants, un septième n'était pas de trop. C'était un garçon.

Le soir de cet heureux jour arrivé, rien de plus pressé pour moi que d'aller demander le père Jean de bien vouloir servir de parrain à l'enfant. Malgré que parmi nous ce soit un honneur d'être demandé pour être parrain, le père Jean refusa, à ma grande surprise.

J'insistai tellement, toutefois, qu'à la fin, il ne put refuser plus longtemps, mais il me dit :

“J'accepte.... mais ton enfant ne vivra



Le père Jean refusa, à ma grande surprise.

pas au-delà de deux ans ... car je suis un parrain de malheur. Tous mes filleuls sont morts. Je t'avertis : pas de reproches de toi plus tard."

Tu sais, ajouta mon ami, que je suis incrédule à l'extrême sur cette question que l'on nomme superstition de nos vieux. Ce n'est pas cela qui me préoccupe le plus. Pourtant c'est singulier tout de même ce qui m'est arrivé.

Mon enfant est mort à treize mois. La mort d'un enfant, cela arrive communément dans les familles nombreuses. Pour d'autres cela ne serait qu'une chose très ordinaire. Pour moi, vu que c'est le seul que j'ai perdu, je ne puis m'empêcher d'y penser souvent. Dans le temps, je n'ai pas porté grande attention aux paroles quasi prophétiques du père Jean, mais

depuis que la mort est venue poser son aile sur cet enfant que je chérissais entre tous, je ne puis m'empêcher d'y revenir.

A mesure que mon ami avançait dans son récit, l'air chagrin remarqué sur sa figure s'accroissait davantage. Les traits de son visage portaient l'empreinte de la vraie tristesse, et disaient amplement combien la perte de cet enfant l'avait affecté.

Moi-même, en l'écoutant, je ne pouvais m'empêcher d'éprouver cette sorte d'oppression que l'on ressent, dit-on, quand un malheur passe près de nous.

—Et, dis-je, ne t'es-tu jamais informé au père Jean de ce qui le faisait parler ainsi? Il devait y avoir une cause, puisqu'il avait une raison de refuser d'être parrain.

—Non, me répondit-il. Je n'avais pas

porté attention à ces paroles dans le temps, et à l'époque de la mort de mon enfant, le père Jean, qui avait éprouvé différents malheurs avait quitté M..... depuis longtemps. Il était parti sans nous dire où il allait.

—C'est bien dommage, dis-je, car je sentais qu'il y avait là-dessous quelque tradition, comme seuls nos vieux parents savaient nous en raconter, et j'aurais bien aimer rencontrer celui-là.

II

Le lendemain, qui était un dimanche, levé à bonne heure, je me promenais seul dans la rue, tout en exhalant dans l'air les bouffées d'une cigarette que j'avais allumée. Le temps était lourd et chaud. De gros nuages apparaissaient de temps

à autre, et semblaient raréfier l'air que j'aurais tant aimé respirer. Depuis peu on avait construit une ligne de tramways qui reliait M..... à S....., petite ville voisine, distance de dix milles tout au plus.

Voilà bien le temps d'aller voir S... me dis-je, et tout de suite je pensai à mon ami. Je rentrai à la maison, et j'eus bientôt fait de lui proposer le voyage, qu'il accepta avec empressement.

Après avoir déjeûné à la hâte, avoir assisté à une première basse-messe, nous étions prêts à partir.

Je ne m'arrêterai pas à décrire le paysage que nous traversâmes. Le trajet se fit assez gaiement, et mon ami et moi nous doutions bien peu de la petite surprise qui nous attendait à S..... En effet, en descendant du tramway, le premier



homme que nous rencontrâmes fut Jean C....., l'ancien voisin de mon ami, à M....., le parrain de malheur enfin, celui que nous aurions tant aimé à rencontrer.

Les premiers moments de surprise passés, et après avoir témoigné sa joie de revoir son ancien voisin, le père Jean nous invita à nous rendre chez lui, distance de quelques pas seulement. Il va sans dire que nous acceptâmes l'invitation avec

empressement. Pour moi, je me promettais bien d'avoir le mot de l'énigme des étranges paroles du père Jean, racontées par mon vieil ami.

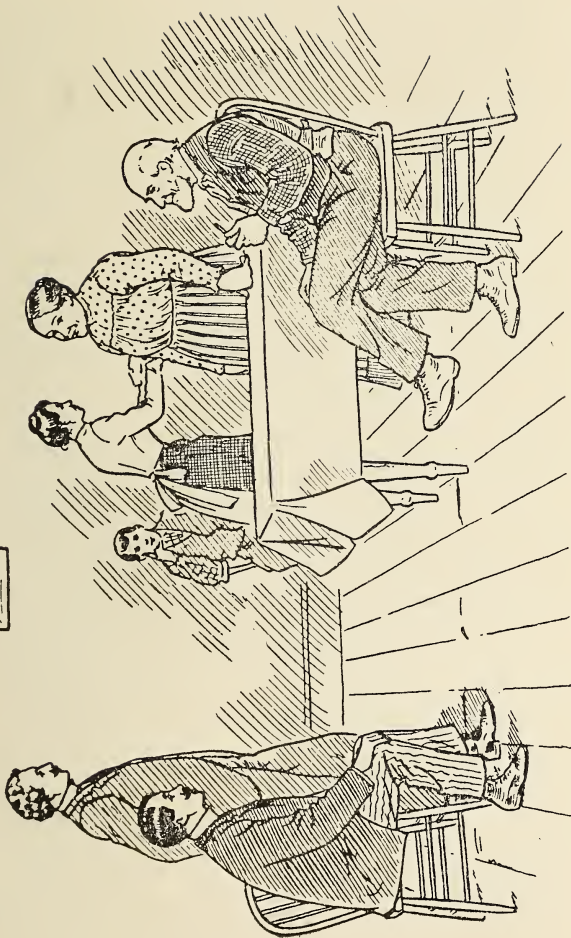
La réception à la maison fut des plus chaleureuses. On s'empressa autour de mon vieil ami, puis l'on commença à l'informer de sa santé, de sa femme et de ses petits enfants. Quelques années s'étaient écoulées depuis la séparation.

La mère dit: " Combien avez-vous d'enfants? Quel âge aurait notre filleul?"

Je me réjouissais déjà, car c'était justement le sujet désiré que l'on abordait. A l'écart, observant ce qui se passait, je crus à ses mots voir une ombre passer sur la figure du vieux.

Mon ami répondit: La famille est bien mais elle a diminué d'un, car le petit, vo-

La mère dit: Combien avez-
vous d'enfants?



tre filleul, est mort voilà bientôt trois ans

— Je m'en doutais, ou plutôt j'en étais sûr, dit le père Jean. C'était écrit et cela devait arriver ainsi, acheva-t-il d'un air tout à fait convaincu.

Alors, croyant le moment arrivé, je m'avancai vers le groupe, et faisant l'étonné, je m'adressai au père Jean :

—Alors, père, lui dis-je, qui peut vous faire parler ainsi?

—C'est vrai, me répondit-il, vous ne savez pas que je porte malheur aux enfants quand je suis leur parrain.

—Eh, lui dis-je encore, mon ami n'est pas le seul qui ait éprouvé ce malheur, on voit cela tous les jours.

—Le parrain est pour quelque chose là-dedans, me répondit-il encore d'un air contrarié. Ma mère, continua-t-il, en

me mettant au courant de ce qui était arrivé à mon parrain, m'avait pourtant bien averti de ne pas accepter d'être parrain pour aucune considération, car, avait-elle ajouté, tous tes filleuls mourront avant d'avoir atteint l'âge de deux ans.

J'étais jeune alors, je ne pouvais saisir toute la justesse de cette recommandation. Ce n'est qu'en vieillissant que j'ai fini par constater que ma mère avait dit vrai.

Puis s'adressant à mon ami : "Je vous avais dit de ne pas m'avoir pour parrain.

Vous m'avez forcé, j'ai été faible, j'ai accepté et votre enfant est mort."

En parlant ainsi, le pauvre vieux souffrait, car les larmes qu'il voulait retenir roulaient sur ses joues ridées, et nous disaient combien le vieillard était malheu-

reux en pensant à tout cela.

—Etrange! étrange! tout de même, murmura-t-il. Cinq fois j'ai été parrain, et cinq petites victimes innocentes dorment aujourd'hui dans le cimetière. Etrange! ces cinq petites victimes sont mortes avant d'avoir atteint leur deuxième année.

—Allons, allons, lui dit mon ami, il ne faut pas vous chagriner à ce point. Vous n'êtes pour rien dans tout cela. C'est Dieu qui arrange tout, et c'est lui qui l'a voulu ainsi.

—Mais, Monsieur, hasardais-je de nouveau, quelle raison avait votre mère de vous parler ainsi, et pourquoi vos filleuls devaient-ils mourir avant deux ans, plutôt qu'après?

—Jeune homme, me répondit-il, en

me montrant des signes évidents d'impatience, jeune homme, c'est parce que mon parrain, dans un acte de désespoir, trancha le fil de ses jours, par la mort la plus violente et la plus honteuse, la pendaison, et parce que moi, alors je n'avais pas deux ans.

Il y avait tant de conviction dans ses paroles, et tant de chagrin pour la mort de son dernier filleul, que mon ami et moi ne savions que penser.

N'importe, je savais ce que je voulais savoir, et après avoir parlé encore quelques instants avec cet intéressant vieillard, je fis savoir à mon ami que je voulais m'en retourner.

Après avoir pris congé du père Jean et de sa famille, nous prîmes le tramway

pour revenir à M J'étais satisfait, ma journée n'était pas perdue.





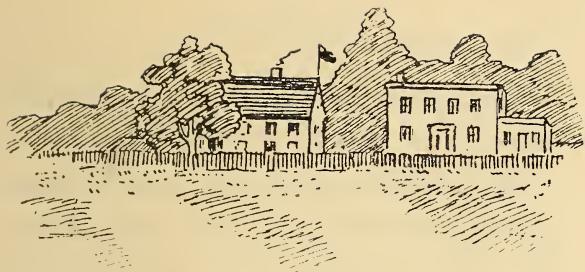
Les Bons Mots

DE

Tante Rose.

Le

Parrain et l'Enfant



Le Parrain et l'Enfant.

Depuis de nombreuses années, j'avais complètement perdu de vue ma bonne tante Rose. Après mon mariage, je décidai d'aller rester à Manchester, où demeurait cette bonne vieille parente.

Je n'eus pas raison de le regretter, car outre que je trouvais à Manchester, une place des plus lucratives, nous fûmes l'objet, ma femme et moi, d'une réception des plus chaleureuses, de la part de ma tante et des autres parents.

Tout arrivait à point, ma tante avait justement deux chambres libres qu'elle

s'empressa de mettre à notre disposition, ce que nous acceptâmes avec joie.

Ah ! la chère tante, toujours la même, douce, prévenante, toujours prête à rendre service, et par ses bons conseils, et par ses encouragements à faire le bien.

Charitable et d'une piété à toute épreuve, elle possédait aussi le don de raconter, et toujours en toute occasion elle savait nous intéresser, elle avait un bon mot de foi naïve que, dans son cœur de chrétienne, elle savait placer pour démontrer la bonté de Dieu.

Que de bonnes et charmantes veillées, où les parents rassemblés passaient des heures entières à l'écouter attentivement nous raconter des histoires du temps passé. Elle était pour nous tous une véritable mère ; j'en étais venu presque à oublier mes vieux parents que j'avais quit-

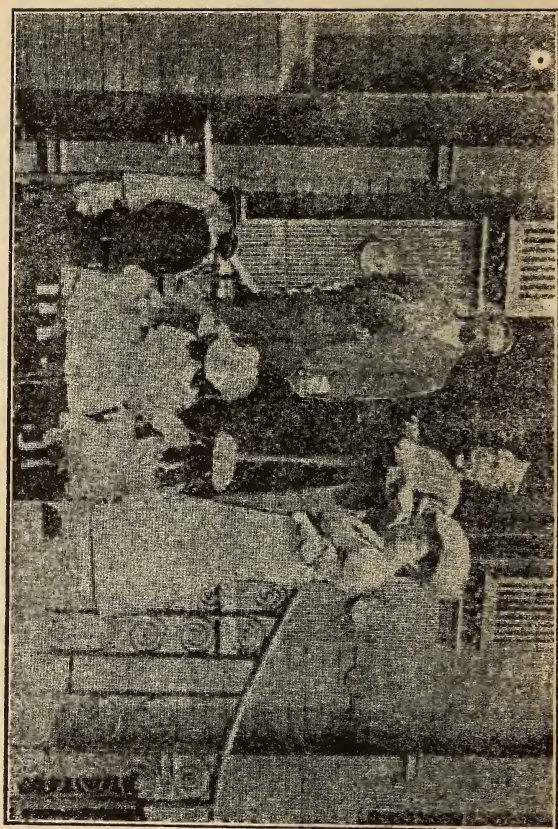
ter.

Voici entre cent, un des bons mots de tante Rose: Un soir, le plus vieux de ses fils vint annoncer à la famille, qu'il était l'heureux père d'un nouveau gros garçon. Ma tante sans crier gare, nous désignant de la main ma femme et moi, lui dit : "On a lieu de se réjouir sans doute, surtout le parrain et la marraine étant tout trouvés."

Ce à quoi le cousin avoua franchement y avoir pensé. Imaginez le plaisir que je dus éprouver en cette circonstance, devant ce désir exprimé de part et d'autre, et j'acceptai avec joie et empressement. Pourquoi ? Ce n'était pourtant pas la nouveauté de la chose, car être parrain cela me connaissait un peu. N'a-

vais-je pas été parrain déjà en maintes et maintes occasions, chez une sœur, chez un frère, voir même chez des gens parfaitement étrangers pour moi, comme pour ce pauvre Dugré, arrivé depuis peu de temps à Fall River, Mass., ne connaissant personne; comme cela arrivait assez communément dans les premiers temps de l'immigration des Canadiens ici aux Etats-Unis.

C'était le père St-Laurent cette fois, qui m'avait présenté à lui. Il faut dire aussi que le père St-Laurent avait une mignonne petite demoiselle, et cela m'allait assez bien d'être compère avec la petite demoiselle du père St-Laurent. C'était le bon temps alors, l'âge averti de petites aventures amoureuses et gaies. Grand



Il y avait là tout un groupe de compatriotes

Dieu qu'il est loin déjà!

Etre parrain, mais j'avais servi de parrain à toute une famille! Cela pourrait vous paraître quelque peu étrange et vous causer de l'étonnement, mais rien d'extraordinaire, car voilà trente ans ce n'était pas comme aujourd'hui, aux Etats-Unis on n'avait pas de prêtres et des églises presque à toutes les portes.

Combien de petits villages où de rares catholiques ne voyaient pas de prêtres durant des années! Et en cette occasion je dus servir de témoin pour toute une famille. J'allais à l'école dans le temps, lorsqu'un jour le curé de la paroisse nous fit mander deux à la sacristie. Il y avait là tout un groupe de compatriotes, le père, la mère avec leurs six enfants, qui

après avoir reçu plusieurs années dans un de ces petits villages sans prêtre, avaient décidé de venir à Fall River.

Alors apprenant qu'il y avait des prêtres et des églises à Fall River, et se rappelant leurs anciens titres de catholiques, ils décidèrent que ce n'était pas trop tôt pour faire baptiser leurs enfants. Et voilà comment il y a trente ans, on pouvait servir de parrain à toute une famille, sans que cela puisse paraître très extraordinaire. Nonobstant, le nombre de fois que j'avais été parrain. Ce soir là j'étais vraiment content. Comme je l'ai dit plus haut, venant de la part de ma tante, si prévenante, si remplie de délicate attention pour nous, ce désir nous faisait grand honneur.

Le lendemain, l'enfant fut porté à l'Eglise et baptisé sous le nom de George.

.....

Le petit George grandit, choyé, caressé par tous ses parents, et son parrain n'était pas le dernier, je vous prie de le croire, dans les milles et une petites douceurs qu'on lui prodiguait.

.....

Le petit George avait deux ans.

.....

Un soir en entrant à la maison, je m'aperçus qu'il y avait quelque chose d'inaccoutumé. En effet, le petit George était tombé subitement malade dans l'après-midi, son état ne faisant qu'empirer, inspirait des craintes très sérieuses qui,

hélas ! devaient trop tôt se réaliser. La science du médecin fut impuissante. En voyant l'enfant, l'homme de l'art s'était contenté de hocher la tête ; mauvais présage pour des parents qui, dans ces heures d'incertitude, attendent anxieux l'arrêt de la science.

On comprit tout de suite que l'état du petit malade était désespéré. Le lendemain, jeudi après-midi, j'étais à mon travail, un peu fatigué de la veillée ; car bien entendu, j'avais passé une partie de la nuit précédente à veiller le petit George avec mon cousin et les autres parents de la famille.

C'était une de ces journées sombres et pluvieuses du mois de novembre, qui porte naturellement à la tristesse. Je

songeais souvent au petit George et aux illusions brisées de ces chers parents; à la joie d'hier; à l'anxiété du moment, et surtout au malheur qui devait certainement arriver sous peu.

J'en étais là de mes réflexions, lors qu'arriva un petit garçon envoyé par ma tante Rose, qui me faisait dire de me rendre à la maison en toute hâte. Al-lons, me dis-je, il est tout probable que la fin est proche; le temps de me rendre à la maison fut pour moi l'affaire d'un instant. Bien! me dit ma tante en me voyant entrer. Et me désignant un fauteuil près du berceau, elle m'invita à y prendre place. L'état de l'enfant me parut critique. Le petit George ouvrit les yeux et me regarda un instant, puis regarda longuement son père et sa mère, essaya un



Le petit n'attendait que son parrain pour mourir.

dernier sourire et ce fut tout. Sa petite âme c'était envolée vers les cieux. Je n'entreprendrai pas de vous décrire le désespoir et la peine de ses bons parents. Seuls, ceux qui ont passé par ces épreuves, peuvent dire le chagrin et le vide que l'on ressent dans le cœur, dans ses occasions, de douleurs amers.

J'étais là silencieux, immobile, n'osant troubler ce chagrin si profond.

Je songeais à la joie d'hier, à la tristesse d'aujourd'hui, à l'espoir envolé. Tout-à-coup je fus tiré de ma rêverie; je venais de sentir une main se poser sur mon épaule. Je levai la tête; ma tante était près de moi; elle me dit: "Eh bien, tout est fini! Tu peux retourner à ton travail à présent." Le petit n'attendait

que son parrain pour mourir.

Dieu le veut ainsi souvent. Tu as bien fait de venir pour abrégér ses souffrances.



L'HIVER DES CORNEILLES



L'hiver Des Corneilles

Après deux semaines d'une température maussade de fin d'hiver, le printemps nous revenait avec un sourire joyeux et caressant. Les rayons réchauffants du soleil, qui dans ce laps de temps, n'était apparu qu'à de rares intervalles, et s'était montré avare de ses douceurs, venaient enfin nous donner la douce sensation qu'on se rattachait de nouveau à la vie, avec plus d'ardeur que jamais.

Un matin, mon oncle qui avait été envoyé en commission, acheter les provisions pour le besoin de la journée, nous dit en entrant: "Il va faire beau encore aujourd'hui, mais ca ne sera pas long avant que d'avoir du mauvais temps, car j'ai vu trois corneilles qui viennent de passer, s'en retournant à tire d'aile dans la direction du sud, elles semblent être poursuivies de près par quelques fantômes invisibles.

Elles annoncent en passant "la petite hiver", dit ma tante Rose, et elle ajouta: Pauvres corneilles, c'est payer bien cher une incartade, et un oublie; et dire qu'elles sont condamnées à subir cette humiliation tant que le monde existera.

J'entendis cette remarque, mais je partais à l'instant pour ma journée de travail, bien décidé toutefois à mon retour le soir de trouver un moyen de me faire expliquer ces paroles qui me promettaient du nouveau, et qui n'étaient pas sans avoir éveillé ma curiosité. Après le repas du soir, je m'empressai de questionner ma tante sur l'allusion du matin, et pourquoi les corneilles devaient-elles souffrir cette humiliation tant que le monde devait exister.

C'est une vieille, vieille histoire, dit ma tante, mais puisque tu sembles l'ignorer je veux bien te la raconter; et dans les regards de ma tante Rose se lisait le contentement, une orgueilleuse et légitime satisfaction,

en voyant tous les siens se grouper, s'empresser autour d'elle, pour écouter encore une fois, avec une religieuse attention, ses intéressantes petites légendes.

Vous savez, dit-elle, après que Noé eut travaillé cent ans à construire l'Arche sous les yeux de tous, il y entra avec sa famille, et, toujours d'après les ordres de Dieu il y fit entrer les représentants de toutes les espèces d'animaux qui existaient sur la surface de la terre. Alors l'histoire nous dit: que l'eau tomba du ciel à torrents et s'éleva audessus des plus hautes montagnes. Tous les êtres animés sur terre périrent, et l'arche se soulevait toujours et se balançait tranquillement sur les flots.

Après plusieurs mois Noé voulut s'assurer si l'eau s'était retirée. Il ouvrit la fenêtre de l'arche, et lâcha le corbeau, qui ne revint pas. — L'on assure que n'écoulant que ces instincts sanguinaires, le malheureux corbeau s'acharnait à déchiqueter les corps morts qui flottaient ici et là sur la surface de l'eau

En deux fois, Noé lâcha la colombe, qui revint la deuxième fois, portant dans son bec un rameau d'olivier, annonçant aux habitants de l'Arche, que l'eau s'était enfin retirée. Noé bénit la colombe, pour avoir été fidèle à sa mission, et la colombe fut, et est encore aujourd'hui l'oiseau chéri, et aimé de tous. Il maudit le corbeau d'avoir manqué de lui faire rapport

de l'avoir trompé.

Remarquez encore dit ma tante : que l'histoire nous apprend qu'avant la malédiction de Noé, le corbeau était l'oiseau favori des hommes ; son chant était doux, mélodieux, son plumage des plus rares et de toute beauté. Après la malédiction il devint noir et son chant ne fut plus qu'un son rauque et ahurissant.

Le lendemain, Noé fit sortir les animaux de l'arche, les faisant défiler devant lui.

Encore sous l'effet du ressentiment éprouvé à sa volonté outragée, il arrête au passage la corneille et lui dit : Toi et ton congénère le corbeau, serez condamnés à voyager continuellement sans repos, vos goûts seront voraces et sanguinaires, vos

voix une suite de cris, de lamentations. Les éléments même se révolteront à votre approche et vous poursuivront de leur rigoureux courroux.

La Corneille s'enfuit en poussant des cris lamentables, poursuivie pendant quelque temps par toute la gente ailée, et prit une direction isolée. Longtemps elle erra, seule, abandonnée, cherchant à s'isoler de plus en plus, de tout lieu qui lui représentait les charmes de la vie, se nourrissant de lambeaux de cadavres que les eaux avaient laissés ici et là en se retirant.

Un jour elle rencontra le corbeau occupé à satisfaire ses goûts voraces en dépèçant le restant d'une carcasse d'un animal étendu sur le sol encore détrempé. Les

deux oiseaux se sachant pourchassés et n'attendant plus rien de l'amitié de l'homme se lièrent dans leur malheur, et s'enfuirent, s'enfonçant toujours de plus en plus dans le vide, dans la direction du Nord.

Après plusieurs jours d'un voyage pénible, trainant le remord et la tristesse, ils arrivèrent dans un endroit où tout leur paraissait pour le mieux.

A perte de vue s'étendaient des bois de pins et sapins verts gigantesques, qui semblaient les inviter, et leur offrir un refuge sûr et tranquille, contre tout ce qui existait dans le reste de la création. Le sol était couvert d'une mince couche de neige, comme une belle nappe blan-

che, qui ajoutait au décor féérique de cette terre hospitalière. A de rares endroits la terre perçait sous le travail des rayons d'un soleil ardent. Tout souriait à nos deux voyageurs égarés, enfin ils pensaient pouvoir vivre en paix, loin de tout voisinage de l'homme.

L'histoire ne le dit pas, dit ma tante Rose, mais il est tout probable que ce lieu idéal devait être notre cher beau Canada.

Le lendemain de leur arrivée dans cet endroit charmant, nos deux voyageurs éprouvèrent un réveil terrible, comme si l'apparition de ces deux intrus eut soulevé la nature entière, dans ce lieu où quelques heures auparavant tout semblait respirer repos et tranquillité. Du-

rant la nuit le ciel se couvrit d'épais nuages noirs, et la tempête éclata avec une fureur implacable. Un froid sibérien avait succédé à la douce et engageante température de la veille. La neige tombait abondante, poussée par rafales par un vent violent, tourbillonnant en tout sens, semblant vouloir tout envelopper et tout détruire sur son passage; de sinistres sifflements et d'horribles rugissements tour à tour se faisant entendre, et comme l'avait dit Noé, les éléments déchaînés se révoltaient, et s'élevaient pour protester contre l'apparitions de ces oiseaux de mauvaise augure, qui étaient marqués du sceau de la malédiction de l'homme, le représentant de Dieu sur

la terre.

Tous les ans, depuis, tous les printemps, trompées par l'apparence, les corneilles se dirigent en toute hâte vers les régions du Nord, et toujours à la première apparition des corneilles les éléments se soulèvent avec furie pour protester contre leur arrivée dans ses parages, leur font subir cet affront et cette humiliation selon la volonté de Dieu exprimée par les paroles de son serviteur Noé.

Ce qui vous prouve avec évidence, acheva ma tante, dans une petite remontrance, que si la colère de Dieu s'appesantit sur de simples oiseaux inoffensifs, que doit-on penser des châtiments terribles qui attendent l'homme, qui, sans

cesse insulte et méprise les représentants de ce même Dieu de toute bonté miséricordieuse.



UN
AVERTISSEMENT



BABILLES.

PAULA, 6 ans.

LAURE, 9 ans.

Laure, (entrant.—Bonjour ! petite Paula !

Paula, (surprise).—Comment ! déjà de retour ? Il n'y a donc pas de classe aujourd'hui ?

Laure.—La classe n'a pas été longue aujourd'hui, parceque c'est la fête de la mère supérieure. Elle est venue nous faire une visite et nous a donné congé

pour le reste de la journée. (S'avançant).
Ah ! je te surprends, petite sournoise !
voilà pourquoi tu es si penaude de me
voir, si tôt. C'est cela, quand je n'y suis
pas, tu t'empares de ma poupée et de mes
"affaires", voilà pourquoi il manque sou-
vent quelque chose. C'est toi qui perds
tout.

Paula.—Non, je perds pas tout.

Laure.—Oui, tu perds tout.

Paula.—Non.

Laure.—Oui.

Paula, (prenant son parti).—Eh bien !
quand cela serait, toi aussi, des fois, tu
perds quelque chose, et je ne t'en fais pas
de reproche.

Laure.—Qu'est-ce que je perds moi,
dis . . .

Paula.—L'autre jour tu as perdu connaissance, bon !

Laure.—Petite folle ! ce n'est pas la même chose ça . . . (Elle lui donne une petite tape sur la joue. Paula semble se chagriner.)

Laure.—Bon ! ne vas pas pleurer, à présent. Comme j'ai congé pour le reste de la journée, pas de leçon à apprendre, nous allons jouer à la mère.

Paula, (boudant).—C'est toi qui vas faire la mère.

Laure.—Oui.

Paula.—Eh bien, je ne joue pas,

Loure.—Pourquoi ?

Paula.—Tu fais toujours la mère, toi, et maman a dit, l'autre jour, que tu faisais trop ta petite mère, tu n'écoutais plus personne.

Laure.—Encore ? Jouons à la visiteuse, alors. Je suis venue te faire une visite, et nous allons causer ensemble, cela te va-t-il ?

Paula.—Oui.

(Laure s'éloigne et revient sur ses pas.)

Laure.—Bonjour ! madame Sanschagrin !

Paula.—Bonjour ! madame Bellehumeur !

Laure, (désignant la poupée).—Comment va votre bébé ?

Paula.—Je viens justement d'achever sa toilette. Ce qu'elle m'en donne du trouble, cette petite. Mais à présent elle est consolée, je crois qu'elle va dormir.

Laure.—Tant mieux, alors causons.

La mère à Yvonne est beaucoup mieux. A preuve que la petite Yvonne est sortie de l'orphelinat pour retourner chez elle. Savez-vous ce qu'elle me disait ce matin ; que lorsqu'elle pleurait à l'orphelinat, les soeurs lui donnaient des prunes, qu'elles cherchaient à lui faire croire que c'étaient des pruneaux.

Paula.—C'était bien pareil !

Laure.—Je ne dis pas le contraire, mais c'est une petite sotte de parler ainsi.

Paula.—Pas si sotte, après tout, puisqu'elle les mangeait. C'est ce que j'aurais fait moi-même.

Laure.—Comme tu voudras. L'autre jour, en classe, nous avons beaucoup ri. La Soeur nous a raconté l'histoire d'une petite fille qui lisait toujours comme une

petite étourdie. Un jour, elle lisait cette partie de l'Ancien Testament qui traite de la fuite d'Absolon, au lieu de dire : " Absolon s'enfuit, mais en passant sous un chêne sa longue chevelure s'embarrassa dans les branches de cet arbre touffu et il y resta suspendu " elle se mit à lire ainsi : " Absolon s'enfuit, mais en passant sous un chêne sa longue chevelure s'embarrassa dans les branches de cet arbre, et touffu y resta suspendu."

Paula.—Ce n'est pas drôle cela.

Laure, (impatienteée). — Tu ne comprends pas, c'est la manière de lire de la petite fille qui est drôle.

Paula.—Non, ce n'est pas drôle.

Laure.—Eh bien, parlons d'autre chose alors. La mère supérieure nous a fait de

belles remontrances l'autre jour ; elle nous a parlé des différentes manières de jeûner et de s'imposer des privations. Par exemple, lorsque l'on peut voir de belles choses, et que l'on se prive de regarder, l'on fait jeûner ses yeux.

Paula.—C'est pas difficile.

Laure.—Quand l'on se prive de manger des bonbons, des confitures, du pain doré, l'on fait jeûner sa bouche.

Paula.—Ah !

Laure.—Il en est de même pour faire jeûner sa langue, ses oreilles, ses mains.

Paula.—Oui, et quand l'on a envie de se moucher et que l'on ne se mouche pas, est-ce que l'on fait jeûner son nez ?

Laure, (impatiente). — Encore des questions qui n'ont pas de bon sens. Tu

es toujours à me répondre de cette façon,
je ne joue plus avec toi. (Se levant.)
Au revoir, madame Sanschagrin.

Paula, (souriant).—Revenez, madame
Bellehumeur.



